

Née à Monte-Carlo, élevée dans un pensionnat chic de l'avenue Victor-Hugo, Mireille Balin avait eu une enfance choyée, jusqu'à ce qu'un revers de fortune précipite la famille dans le besoin. A 18 ans, elle doit interrompre ses cours de piano et ses leçons d'équitation. Elle frappe à la porte de chez Patou, pour être secrétaire. Le couturier l'observe, lui demande de marcher, de tourner la tête à droite, à gauche... et l'engage comme mannequin. La belle brune reçoit alors deux avertissements. Le premier,



HATIER

« Terre de feu », 1938. Mante religieuse, elle sait choisir sa proie.

lorsque son secret est découvert : elle avait caché son emploi de cover-girl, déshonorant pour une jeune fille de bonne famille. Sa photo s'étalait dans de nombreux magazines. Elle ne pouvait rester longtemps ignorée des parents qui la croyaient dactylo. Le père éructe : « Tu finiras dans le ruisseau ! » La maman pleure. La fille se repoudre et se drape dans le dédain.

Même scène, un an plus tard. Mireille Balin fait partie du gotha parisien. Elle est de toutes les fêtes, de toutes les réceptions. Lucide sur le monde factice qu'elle côtoie. Etourdie par la liberté acquise et les admirations qu'elle suscite. Cette fois, c'est un cinéaste qui a vu sa photo dans une revue. Il s'appelle Pabst, il a déjà tourné *La Rue sans joie* avec Garbo, *Loulou* avec Louise Brooks, il la veut pour un rôle de duchesse dans *Don Quichotte*. Et Madame Balin blâme sa fille : « Faire du cinéma ! C'est vraiment la honte des hontes ! »

L'ingrate débarque au Negresco avec son fox-terrier sous le bras. Malgré ses craintes (« Je suis tombée dans Babel ! ») l'expérience est positive. On s'extasie sur son « incandescente majesté ». Mais elle se méfie des flatteries. Le cinéma, qui ne veut plus la lâcher, la déçoit et lui inspire sévérité et mépris. Ses metteurs en scène engagent une silhouette élancée au profil pur ; ils se heurtent à une frondeuse qui échappe, dès qu'elle peut aux sunlights pour passer la nuit au Fouquet's ou à la Closerie des Lilas.

Voilà soudain qu'elle tombe amoureuse d'un ministre, Raymond Patenôtre, milliardaire de gauche, rencontré au Pré Catelan. « Un grand seigneur », dit-elle. Il lui offre un bracelet de diamants, des zibelines, un yacht, et une Hispano-Suiza aux sièges recouverts d'hermine blanche, avec un chauffeur noir. Escapades à Deauville, Londres, Genève. Le monsieur est jaloux, possessif. Il veut lui faire abandonner le cinéma. En particulier lorsqu'elle tourne *On a trouvé une femme nue* : malgré sa pudeur, elle ose s'y montrer en tenue d'Eve,

sans doublure, pour prouver qu'elle a du cran. Dans l'étonnante biographie qu'il lui a consacré, Daniel Arsand assure que la foule et le monde des galas lui répugnent, mais qu'elle s'obstine, car elle a l'impression de bafouer les préceptes de sa mère, de défier un ordre bourgeois (2).

Un personnage est né : derrière ses sourcils arqués et ses paupières profondes, un caractère mystérieux, un peu suspect, teinté de morgue et d'insolence. Le mythe

## Un caractère mystérieux, teinté de morgue et d'insolence.

est nourri par ses films. *Le Roman d'un spahi* : une femme entretenue, petite poule vénale. *Jeunes filles de Paris* : regards las en déshabillés de soie. *Pépé le Moko* : le masque énigmatique de la femme fatale, et l'émoi de se sentir entre les bras de Gabin. *Gueule d'amour* : la garce dans tous ses états. Apogée d'une carrière et affres de la mélancolie. La star n'est pas heureuse. Elle a rompu avec Raymond, et lorsqu'elle se croise dans un miroir, se trouve ridicule : « Je ressemble à une vitrine de bijouterie. »

C'est alors qu'arrive Tino Rossi, le chanteur de charme. « Je crois, dit-elle, qu'il avait découvert que j'étais malheureuse derrière mes toilettes, mes bijoux et mes chiens de prix. Tout d'abord, il m'avait prise pour une vamp et il avait reculé, effrayé. Mais il avait vu quelque chose dans mes yeux. » Tumultueuse idylle, qui passe par un film en commun, *Naples au baiser de feu*, et un séjour à Hollywood d'où elle revient sans avoir tourné, écoeurée par le ballet des maquilleuses et chirurgiens esthétiques, excédée par le fiel des ragots. Mireille Balin, qui a toujours aimé jouer Schuman au piano, applaudir Giraudoux, rêver devant les bouquets de Fantin-Latour,

nages cernés par la fatalité.

Le film, d'ailleurs, ne sort pas à Paris en 1940 comme il l'aurait dû. Eric von Stroheim, antinazi, est interdit sur les écrans par les Allemands. Il n'obtiendra un triomphe qu'à la Libération. Mais pour Mireille Balin, la revanche est douloureuse. Elle a eu l'imprudence de tourner *Le Siège de l'Alcazar*, film commandité par Mussolini. Et l'audace de refuser, pendant la guerre, de changer d'emploi : des rôles de femmes mauvaises, capiteuses, arrogantes.

En privé, elle a quelques sursauts humanitaires. Elle envisage d'adopter un enfant, fils d'une créole moribonde ; elle renonce sur la pression de sa famille. Elle aide quelques Juifs à échapper au fascisme. Vains dévouements : elle a le coup de foudre pour Birl Desbok, un officier viennois, s'affiche à ses côtés à Longchamp et à des soirées fastueuses. L'opinion publique ne lui pardonne pas. Un matin de septembre 44, elle est appréhendée dans une villa de Nice, traitée de catin, rouée de coups, violée. Conduite en prison, elle sera interdite de travail durant un an. Dépossédée de ses biens. Oubliée.

Dans le dernier film qu'elle tourne en 46, *La Dernière Chevauchée*, elle joue en somnambule, brisée, sans ressorts. Peu après, elle est terrassée par une congestion cérébrale, puis atteinte d'une méningite qui la défigure. A Cannes, où elle tente de survivre, il arrive qu'on la ramène chez elle ivre morte. Elle n'a que 46 ans, quand elle est hébergée à Paris chez une cousine... qui disparaît dans un accident d'avion. Elle meurt en 68, à 57 ans, alors qu'elle était pensionnaire de *La Roue tourne*, l'association fondée par Paul Azais pour venir en aide aux artistes déçus. Sans amosité contre les gens qui l'avaient souillée en brochant « autour de mon histoire vraie, propre, une dentelle sale » ● JEAN-LUC DOUIN

(1) Françoise Giroud.

(2) Dans *Mireille Balin ou la beauté foudroyée*. Ed. La Manufacture, auquel cet article doit l'essentiel de ses informations.